

LE DRAPPEAU NOIR

Organe Anarchiste

Le N° 10 Cent.

PARAISSENT LE DIMANCHE

Le N° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. "
Un an 6 fr. "

Etranger : le port en sus

BUREAUX ET RÉDACTION

26, - Rue de Vauban, - 26

LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10h. du matin à 10 h. du soir.

LE BILAN DES ANARCHISTES

Les années 1882 et 1883 ont été fertiles à la cause anarchique, mais aussi tous ces procès de tendance n'ont fait que révolter l'opinion publique, la cause des meurt-de-faim suit le cours de la boule de neige; si par ce fait, nous comptons des martyrs, nous pouvons aussi compter les récompenses du 14 juillet; à chacun selon ses œuvres. Tous les pitres enjuponnés du palais peuvent étaler au grand jour leurs décorations officielles, en portant dans leurs cœurs tarés le doux espoir d'un avancement prochain; les perroquets de la défense peuvent se préparer aussi à leurs récompenses; assurément, quelques offres de candidature, acceptées par un semblant de modestie, leur feront nourrir l'espoir d'être chevaliers de cette politique, que nous tendons à renverser, pour y substituer le principe.

Le peuple sert à tout; il a les reins si solides; ces mouvements de revendication sont le marche-pied de ces ergoteurs de droit, beaux seulement dans la défense et dans les réunions électorales. Ces messieurs sont-ils heureux de pouvoir se tracer un chemin pour arriver à leurs aspirations politiques; une fois sur le chemin de Damas, on a le droit de changer de tactique: ce que l'on défendait hier, on pourra l'accuser demain et le condamner; le pouvoir, jusqu'à ce jour, est fait pour s'exercer ainsi.

Quand donc finira-t-elle cette comédie... Peuple! si tu n'avais pas le cerveau atrifié, si tu n'étais pas encloué dans le servilisme habituel, fatal héritage qui nous est légué de génération en génération depuis le commencement de cette maudite organisation sociale! Si tu n'étais pas si poltron! Si tu ne te faisais pas si souple à supporter les ignominies dont on t'abreuve! Si tu étais moins conservateur de cette triste existence, où tu n'as pour la récompense de tes rudes travaux que le mépris de tes exploiters et les privations de toutes sortes! Si tu étais moins conservateur de cette vie, où tu n'as qu'un vague espoir pour anticiper sur une amélioration sociale que tu n'auras jamais pacifiquement, malgré que cette vie soit déjà bien épuisée, si tu la donnais courageusement à la révolution violente... violente, entends-tu bien, pas d'équivoque. Eh bien! une mort prompte au service d'une cause ré-

formatrice vaut mieux qu'une longue agonie dans les privations et le mépris. Ne compte que sur ton courage et ta force pour accomplir cet écroulement social; nous ne sommes plus au temps où les murailles s'écroulaient au son des trompettes, le temps des attermoissements est passé, ce qu'il faut pour s'affranchir de cette pieuvre bourgeoise, c'est l'action.

Les protestations ne peuvent plus guère avoir de l'effet au temps où nous sommes, deux heures de révolution violente vaudront mieux que deux siècles de revendications pacifiques; que doit nous faire tout cet arsenal de lois construites contre les déshérités, y compris celle de l'internationale et celle sur les récidivistes, connexes dans leurs applications.

Est-ce que, lorsque le jour venu, il nous en coûtera plus, en déchirant ce maudit code, qu'il y en ait plus ou moins, le travail sera le même; laissons faire et préparons-nous.

La persécution est un crime, la révolte est légitimée par ce fait, s'il y a des crimes de basses lâchetés, il y a des crimes glorieux, que l'histoire grave au burin, pour les faire passer à la postérité.

De 89 à aujourd'hui, les déshérités ont passé de la persécution féodale à la persécution bourgeoise et capitaliste.

Depuis le parvis jusqu'au prétoire inquisitorial où siège nos juges et nos gouvernants tous ont glorifié cette révolution de 89 qui n'a donné aux meurt-de-faim en guise de repas qu'une tête royale.

Quand une bourgeoisie vénale et âpre à l'égoïsme, ose se targuer d'avoir fait pour le peuple quelque chose, nous anarchistes, nous haussons les épaules. Bourgeois hypocrites, vous n'êtes que les continuateurs des repréailles monarchiques, vous êtes les bourreaux de l'idée, les exécuteurs des mauvaises lois que vous blâmiez hier pour tromper vos électeurs.

Au palais, vous n'êtes pas des juges, vous êtes des accusateurs, bien entendu avec votre glaive menaçant. Thémis en rougit; nous, anarchistes, nous en haussons les épaules, parce que ce glaive va tomber au premier souffle révolutionnaire; non, nous ne le laisserons pas tomber, nous vous le prendrons sans peine pour vous donner le coup de grâce.

Les Samson d'aujourd'hui briseront vos colonnes, les chapiteaux rouleront dans la poussière; là, où

vous avez condamné et persécuté, nous y ferons la ruine; ce sera le champ maudit. La justice pour s'administrer n'a pas besoin de si bien s'enfermer; pas n'est besoin aussi d'une toge et de s'enjuponner. assez de déguisement, le carnaval s'en va.

Peuple! ne viens pas nous demander ce que nous ferons après la Révolution, il y a tant à sarcler que c'est là le premier travail à faire; la Révolution seule tracera le travail du lendemain. Pour arriver à un résultat, il ne faut pas se diviser sur la manière d'assaisonner son lièvre avant de le posséder. Pouvoir, repais-toi dans la repréaille contre ceux qui osent élever la voix contre les abus monstrueux dont on abreuve les travailleurs; la frayeur vous rend déjà lâches. Quelle sécurité! vous avez gendarmes, policiers, mouchards et armée; quel gala, une condamnation entourés de tous vos valets; quel artifice, un code appliqué avec somptuosité; quelle gloire une décoration ou un avancement pour avoir persécuté.

La Propagande par le Fait

A propos des dernières arrestations que le gouvernement vient de faire opérer, nous avons entendu des camarades blâmer les violences de langage qui se sont produites dans les réunions, en disant que cela ne valait rien, qu'au lieu de parler de propagande par le fait, on ferait mieux de faire de la propagande théorique, et qu'alors là, on aurait quelque chance de trouver des hommes pour mettre nos idées en pratique, mais qu'actuellement, nous étions trop peu nombreux pour faire des menaces, que nous n'arrivions ainsi qu'à nous faire décimer.

Certes, nous sommes, pour notre part, absolument opposés aux menaces qui ne sont pas suivies d'exécution, mais il faut pourtant faire la part des circonstances et rien d'étonnant que dans un milieu déjà surexcité par quelques-uns de nos amis exaspérés par les condamnations iniques qui venaient de frapper quelques-uns des nôtres se soient laissés entraîner à lancer des menaces, qu'étant de sang-froid, ils n'avaient nullement idée de mettre à exécution.

Nous avons entendu dire: faites donc pénétrer vos idées, si vous voulez faire de la propagande par le fait, faites de la théorie, car ce ne sont pas ceux qui font partie de cette masse ignorante qui iront l'entreprendre: Peut-être? Et pour notre part, nous avouons que nous comptons beaucoup plus sur cette masse indifférente qui, à l'heure actuelle, ne s'occupe de rien, pour accomplir des actes révolutionnaires, que sur les propagandistes qui quoi qu'on en dise ne seront jamais bien nombreux.

Certes, il est bien beau de faire de la théorie, il est beau de démontrer aux hommes qu'il pourrait y avoir une société meilleure, où les individus libres de leurs actes y trouveraient la satisfaction de tous leurs besoins, mais est-ce que ce besoin de bien-être n'est pas chez tous les individus? Est-ce que ce désir du mieux n'est pas inné chez eux? Qui aux heures de crise et de misère n'a pas maudit cette société marâtre où l'individu s'étiole dans la souffrance et la misère? Quant à ceux dont la conception ne va pas jusqu'à un idéal meilleur, est-ce parce qu'ils n'en ont pas le désir, ou n'est-ce pas plutôt parce qu'ils sont en proie à une foule de préjugés, qui les leur font voir impossible, leur font respecter les divers rouages de l'organisation sociale actuelle qui les écrase, en leur faisant considérer comme une chose inhérente à tout état social.

Or, comme le disait notre ami Malatesta, dans l'article Guerre à la propriété: « Ce sont les préjugés existants qui ont fait avorter les révolutions. » Il ne suffit pas pour que la Révolution arrive, que les penseurs en aient reconnu la nécessité et que les propagandistes en aient prédit l'imminence. Il faut auparavant détruire les préjugés qui lui font obstacle, et on ne les détruira qu'en les heurtant violemment de front, dût cette lutte, pour commencer, nous mettre à dos ceux que nous avons en vue de ramener à nous.

Or, quels sont les préjugés qui font le plus obstacle à nos idées, ce sont, en première ligne, le respect de la propriété, le respect des situations acquises, la crainte de l'autorité; eh bien, nous devons profiter de toutes les circonstances pour préconiser les actes de révolte contre la propriété représentée par le patron et le propriétaire, contre l'autorité représentée par le juge et le gendarme, en faisant comprendre aux individus qu'ils sont en droit de légitime défense, lorsqu'ils s'attaquent ou détruisent un de ceux qui les oppriment ou les exploitent.

Quels meilleurs moyens de propagande pour détruire le préjugé du respect de la propriété que des actes comme le pillage des boulangeries à la manifestation du 9 mars; quel bon moyen de propagande si, dans une grève quelconque, dans les ateliers d'un des patrons les plus récalcitrants, le feu s'y déclarait spontanément, en l'avertissant des motifs qui auraient poussés les auteurs de cet acte à agir ainsi, ou si encore mieux, les travailleurs s'emparaient de l'usine en en faisant passer le propriétaire par la fenêtre; certes cette prise de possession ne durerait pas longtemps, mais ce serait un jalon pour la révolution prochaine.

Quel meilleur moyen de propagande pour détruire le préjugé du respect des situations acquises que les faits de Fourrier, tirant sur son exploiteur; de Florian qui, dégoûté de la vie par suite de la misère qu'il y éprouve, ne veut pas en sortir sans du moins entraîner un des favoris de la société actuelle, qui par le fait de sa situation est une des causes de sa misère; de Binder, qui renvoyé par son patron, le jette bas de deux coups de fusil.

Ce n'est qu'à condition qu'une série continue de ces faits se sera accomplie durant la période qui aura précédé la révolution prochaine que nous aurons chance d'y voir nos idées en pratique, sinon nous aurons eu beau avoir fait de

la théorie, nous courons grands risques de la voir se briser contre le fait de la routine et des préjugés qui auront continué de subsister dans l'esprit des masses.

Et du reste, n'est-il pas atroce en même temps que déshonorant pour l'esprit humain, de voir tous les jours des hommes dans la force de l'âge se détruire, les uns, parce qu'ils seront venus se heurter contre quelques-uns de ces préjugés et n'auront pas eu la force morale de passer outre, les autres parce qu'ils seront venus se heurter contre l'organisation qui veut qu'il y ait des déshérités pour augmenter la jouissance des privilégiés, et qui, se trouvant sans travail, sans pain, se laisseront arrêter par ces mêmes préjugés, iront bêtement piquer une tête par dessus un pont quelconque, au lieu de prendre à manger où il y a.

C'est parce que cet esprit de révolte qui existe dans les masses n'est pas assez développé que les individus tiennent trop compte des préjugés, c'est pour les habituer à n'en pas tenir compte que les anarchistes préconisent la propagande par le fait et applaudissent des deux mains à tous les actes révolutionnaires qui ont pour effet de s'attaquer à un préjugé quelconque, certains qu'un acte accompli fera contre les préjugés bien mieux que cent discours ou écrits.

ANARCHIE ET BOURGEOISIE

La cause anarchique, tant conspuée par les bourgeois de tout acabit, et que l'on entoure d'épithètes malsonnantes, en reléguant ses fiers partisans au rang de ce qu'il y a de plus méprisant dans notre ordre social actuel, en faisant miroiter à la masse ignorante de ses droits et de ce qu'elle doit être au lieu de ce qu'elle est et criant partout et sur tous les tons, que ceux qui prétendent à l'avènement d'un autre ordre social égalitaire, où chacun devra jouir d'un bien-être relatif, en retirant le fruit réel de sa production, dans n'importe quel genre de travail, c'est-à-dire, où l'homme sera mis en demeure à ne plus pouvoir accumuler à son profit le travail d'autrui, sans encourir la réprobation de ses semblables, et être traité comme étant hors de l'humanité.

Eh bien, à ces scribes des temps modernes, se mettant à la soldate de n'importe qui, sophistiquant sur tout, pour pousser la grande famille des exploités à l'admiration d'une organisation la plus exécrationnelle, la plus spoliatrice que jamais barbare eût puréver dans toute son affinité, nous allons démontrer quelques beaux côtés seulement de cette organisation tant vantée où l'on finit par dire que l'anarchie serait le pire, comme si le pire pourrait se trouver ailleurs.

On nous reproche de vouloir le pillage, l'incendie, en un mot, de tout vouloir détruire par la violence, et d'exciter les citoyens à la guerre civile; nous déclinons l'honneur d'être les novateurs de ces actes que vous qualifiez crimes, vous nous reprochez aussi (et même ceux qui ont tant besoin de réforme et qui croient encore en vos sophismes), d'être des indisciplinés, et que sans la discipline, on ne peut rien établir de sérieux, vous craignez donc bien l'indiscipline. une armée qui n'a pas de chef est donc bien à redouter.

Si nous étions organisés sous la direction de quelques chefs, comme qui dirait Valadier!!! le Bazaine des anarchistes, comme cela vous irait bien de toujours pouvoir à votre gré nous mettre la main dessus, que les partisans de cette cause de revendication seraient vite sous les verrous que vos policiers et vos mouchards auraient bon temps à faire leurs razzias, qu'il vous serait facile, même au milieu de la tourmente révolutionnaire, de trouver des bazaines!!! faisant bon marché des compagnons.

Pour clore nos appréciations sur la discipline et ce que valent les chefs, nous vous renvoyons à une époque toute récente, en 1870-1871. Ceci en rapport à notre organisation bourgeoise et pour les révolutionnaires nous les invitons à jeter un coup d'œil sur les événements de la Commune, où il y avait tant de chefs improvisés de qui on attendait toujours des ordres...

Nous pourrions citer certains faits où les armées les mieux disciplinées et les mieux fournies ont été mises en déroute par le peuple non armé, n'ayant pour toute arme que son courage et quelques

bâtons ou autres objets. Pas est besoin d'insister davantage sur ces faits; là où la discipline bourgeoise a eu le plus de succès, c'est dans la rue, lorsque le peuple était sans arme et sans défense, manifestant pacifiquement son mécontentement....

Heureux bourgeois, quel résultat!

Nous espérons que bientôt nous pourrions vous montrer la manière de faire la révolution sans que le peuple soit à la rue, vous ne terroriserez plus les meurt-de-faim.

Revenons, maintenant, aux novateurs de ces crimes, pillages, incendies ou toutes autres monstruosité de votre création barbare que vous entourez du mot « civilisation. »

En plein dix-neuvième siècle, vous avez breveté les créateurs d'armes les plus meurtrières et décerné différentes décorations à ces champions de la destruction.

Vous avez essayé l'emploi de la dynamite, vos canons n'ont pu y résister, vos torpilles, vos mitrailleuses, vos chassepots et tant d'autres objets destructeurs dont vos arseneaux regorgent, est-ce pour aider au peuple à s'affranchir ou si c'est pour le maintenir autant que vous pourrez sous votre joug odieux?

Vos policiers, vos gendarmes, vos juges, votre armée, j'allais oublier vos mouchards; enfin toute cette administration budgétivore, puisque tout est si bien dans votre organisation, puisque la place que vous tenez est si bien légitime, puisque le bien-être dont vous jouissez est le produit de l'honnêteté, pourquoi si bien bien vous faire garder. Mais, me direz-vous, ce n'est pas pour nous garder cette police, ces gendarmes, ces mouchards, ces juges, cette armée, c'est pour les voleurs ou tous autres malfaiteurs.

Allons donc, vous voulez rire. Si on vous donnait le change pour quelques misérables victimes de votre organisation ayant eu une plus forte dose de votre vice en héritage, vous nous diriez que c'est pour cela. Mais vous plaisantez? Le vice et tout le mal vient de chez-vous. C'est là sa vraie source; les voleurs les plus raffinés viennent de la bourgeoisie, et les juges ont toujours de l'indulgence pour eux.

Les kracks financiers, est-ce de l'honnêteté? Le gouvernement a préféré sacrifier les intérêts du public que d'envoyer la plupart de ces officiers ministériels au baigne.

Ah! si l'on compulsait tous les papiers, soit des officiers ministériels, soit des exploités ou tout autre bourgeois qui crient tant: au voleur! Combien y en auraient-ils de passibles des assises. On nous dira: ce sont des erreurs! Les bourgeois en commettent tant d'erreurs!

Une déclaration de guerre, n'est-ce pas le pillage, l'incendie? est-ce moins un crime, parce que c'est vous qui y faites appel. Ce qui doit maintenir vos privilèges est admirable; ce qui est des revendications populaires est un crime. Jolie manière de juger les choses!

L'exploitation de l'homme par l'homme, n'est-ce pas le pillage en permanence, s'exerçant à l'abri de votre Code, et prenant pour titre: liberté commerciale.

L'impôt, n'est-ce pas une rançon déguisée qu'il soit direct ou indirect; eh bien! malgré ce formidable impôt, payé si généreusement par un peuple travailleur et croyant, en faites-vous mieux les affaires du pays; non, vous êtes au dépourvu, la direction économique vous échappe; vous aurez beau faire des conversions de rentes et aller guerroyer en Chine ou ailleurs, vous sombrerez faute d'argent; delà, la révolution. Nous, anarchistes, nous parions toujours que, lorsque vous prendrez la fuite, vos comptes seront falsifiés et que vous nous accuserez de dilapidation: le voleur criant aux voleurs, nous y sommes habitués.

Vous qui parlez de patriotisme, vous devriez en rougir; quand vous avez dépouillé le travailleur par l'exploitation et l'impôt, vous voulez en faire votre chien de garde, après lui avoir pris le produit de sa peine par l'exploitation et l'impôt, vous voulez lui prendre son sang et pour cela vous parlez de discipline et de chefs; dirigeants sans cœur, sans honnêteté et sans courage, lâches adulateurs, pourvoyeurs de bagnes, la Révolution vous mettra à la raison.

Qui donc a parlé de partage, si ce n'est vous et votre presse pour détruire d'avance notre système égalitaire; vous voulez la continuation du mal et toutes ses conséquences, nous, nous voulons l'avène-

ment du bien et toutes ses conséquences. Quelle différence!

Bourgeois, qui avez rendu la Révolution inévitable par votre organisation abusive, répressive, spoliatrice s'exerçant avec rigueur au dépend de la production, pensez-vous qu'en couronnant d'un bonnet vert quelques têtes anarchiques qui ont osé vous dire tout ce que vous méritez, faire croire que votre organisation en est meilleure et parer par là aux éventualités d'une révolution poussée par la force des choses, non en condamnant ainsi, vous condamnez ce que vous avez intérêt à conserver.

Et votre organisation continue de mal en pire, l'exploité d'hier est toujours l'exploité d'aujourd'hui.

En attendant le krack politique qui ne peut tarder, nous, anarchistes, nous ferons toujours appel aux meurt-de-faim en leur criant bien haut: préparons-nous à la révolte.

UN SPECTACLE ÉCOEURANT

Toutes les fois qu'un être humain ne s'appartient pas lui-même; — qu'il est en puissance d'un de ces incubes que l'on appelle maîtres, chefs ou patrons; — la conscience de son infériorité éclate dans toute sa personne et lui enlève toute sa valeur.

L'étrange obsession qu'il éprouve le prive de la plupart de ses facultés, ou du moins lui interdit d'en faire usage aussi longtemps qu'il subit la fascination, ou, pour parler plus exactement, le cauchemar autoritaire.

Si vous êtes curieux d'assister à cet attristant spectacle, vous n'avez qu'à pénétrer dans un lieu quelconque où des subalternes se trouvent en présence de leur supérieur.

L'attitude respective de ces deux espèces d'individus est si différente, le contraste si frappant, que le survenant le plus indifférent ne saurait manquer de le remarquer.

D'une part, le chef ou patron, regarde, va, vient, gesticule, péroré avec l'aisance et la désinvolture que comportent sa situation privilégiée.

De quelque peu d'intelligence qu'il soit doué, sa stupidité naturelle est atténuée, en partie, par la spontanéité et l'initiative qu'il lui est permis de déployer sans entrave dans sa sphère.

Il est en période d'activité; c'est tout dire.

Examinez maintenant la contenance des infortunés dont les moyens d'existence dépendent de cet avorton autoritaire.

Quelles que soient d'ailleurs leurs qualités intrinsèques, leurs connaissances, leurs lumières, ces valeurs sont réduites à néant par la présence du déposte.

L'attitude de ces damnés décèle une race déchue.

Ceux d'entre eux qui conservent un reste de fierté, dévorent leur rage en silence, se montrant sobres de gestes et de paroles, afin d'éviter, autant que possible, toute occasion de contact avec l'exploiteur.

Ils n'ont que cette ressource pour protester contre l'injustice du sort, et encore cette réserve ne suffit-elle pas pour les préserver des tracasseries et des persécutions.

Le maître ne se contente pas d'une soumission qui n'existe que pour la forme; il entend jouir de l'avilissement de ses subordonnés.

Le seul sentiment de personnalité qu'il tolère en eux, c'est l'initiative dans l'abjection.

Sous tout autre rapport, l'inférieur doit être étouffé et croupir dans un état de honteuse passivité; le supérieur ne laissant se produire et n'admettant, chez un subalterne, que la dose et l'espèce d'intelligence dont son égoïsme patronal a besoin pour sa propre satisfaction.

Mais s'il y a des natures d'élite qui refusent à plier l'échine, en revanche il existe un trop grand nombre d'âmes vulgaires que le besoin ravale au rang des animaux et qui rivalisent entre elles de bassesse et d'ignominie pour se disputer la faveur du maître, pareils à ces lâches sénateurs romains dont le dévergondage dans la servitude avait dégoûté l'immonde Tibère lui-même.

On ne saurait s'imaginer à quel degré d'abaissement la crainte du lendemain

réduit l'homme ordinaire, qui est dépourvu des avantages de la fortune ou qui n'a pas de moyens d'existence indépendants.

Observez-le lorsqu'il s'approche de son tyran, avec des ondulations de couleuvre, ou en affectant des attitudes de chien couchant.

Avec quelles précautions oratoires il lui adresse la parole, prêt à exécuter tous ses ordres quels qu'ils soient, même ceux qu'il n'a pas encore eu la fantaisie de formuler!

Comme il essaie de se faire petit devant lui!

Il n'est pas jusqu'à son organe dont il ne s'efforce d'amoinrir l'intensité en lui donnant le timbre d'une voix de castrat, afin de s'humilier davantage devant son supérieur, et de lui faire conserver une plus haute idée de sa puissance.

Il est impossible d'assister à des scènes de ce genre sans éprouver le plus profond mépris pour une organisation sociale, basée sur des rapports qui sont une honte pour la dignité humaine.

Et cependant, voilà les procédés les plus sûrs pour faire son chemin dans la vie, et, ce qui est plus triste à dire, pour ne pas mourir de faim.

Ne faut-il pas des Chouarts fleur-fesse pour rendre heureux les Germinys qui sont les dispensateurs des avantages sociaux!

Seule, la Révolution pourra nettoyer ces nouvelles écuries d'Augias.

LES IMPUISSANTS

Encore une fois, les hommes qui prétendent incarner en leurs petites personnes la France ouvrière viennent de nous donner une preuve de leur impuissance et de leur incapacité; ils n'ont pu réussir, malgré leurs gasconnades, à grouper autour d'eux une masse suffisamment nombreuse pour soutenir leur organe quotidien. Le *Proletaire* est décédé de sa belle mort à son 36^e numéro.

Certes, ce n'est point dans l'intention d'insulter au « courage malheureux » des naïfs qui ont coupé dans le pont et versé dans la caisse que ces lignes sont écrites; nous voudrions simplement essayer de dégager de cet événement en apparence peu important un enseignement utile et une leçon qui pût servir à ceux dont les espérances se sont placées — ainsi que leurs gros sous — à fonds perdu.

N'est-il pas digne de remarque, en effet, que ce « parti ouvrier » qui se prétend si bien organisé et si puissant aboutisse à des échecs de cette sorte, alors que d'autres, sans aucun appui, et à l'aide de leurs seules forces, ont réussi à se maintenir et à ne pas baisser pavillon?

Ce phénomène étrange au premier abord est d'ailleurs assez simple en soi; jamais les hommes du « parti ouvrier » n'ont pensé à se mettre au pas des revendications ouvrières; ils ont toujours prétendu les guider, au besoin même les inventer, et, sous prétexte de se servir de la politique, ils n'ont fait que s'y enfoncer chaque jour davantage jusqu'à y être noyés et confondus avec les charlatans et les pitres qui composent son personnel ordinaire.

Chaque fois que les révolutionnaires, qui ne se paient pas de mots — les anarchistes — leur ont reproché de ne pas connaître le monde du travail et de ne pas savoir y faire vibrer la corde sensible, ils ont répondu que la classe ouvrière ressemblait à un malade connaissant ses souffrances, mais incapable d'y trouver un remède, et en dépit de la grande devise qu'ils s'accaparent si délibérément, ils ont voulu faire eux-mêmes les affaires des travailleurs; ils peuvent calculer maintenant ce que cela leur a rapporté.

Cherchant la lutte avec la bourgeoisie sur tous les terrains pacifiques et particulièrement sur le terrain politique, ils n'ont jamais été si complètement vaincus que le jour de l'élection d'un des leurs, et l'on a justement pu dire qu'à des victoires de ce genre sont préférables les plus humiliantes défaites.

Ils n'ont jamais su, du reste, profiter des excellentes occasions qui leur étaient offertes. Quand il a fallu faire preuve d'énergie, ils n'ont su déployer que la plus incroyable mollesse; pusillanimité sans excuse, ils se sont montrés ensuite fanfarons sans motif et leur force ne s'est jamais manifestée que contre ceux qui

repoussant toutes leurs intrigues, ont su leur prouver par des actes qu'à de petits hommes il convenait de n'opposer que de petits moyens.

Un observateur superficiel aurait pu croire au moment où leur journal — on appelle quelquefois cela un « canard » — après son vol que la roue de la fortune venait subitement de tourner à leur profit et qu'ils allaient peut-être enfin trouver une voie ou s'engager résolument. L'événement a démenti cette prévision; ils ont montré dans le journalisme quotidien une aussi complète stérilité d'efforts que dans l'organisation ouvrière, et ils n'ont abouti qu'à se déclasser eux-mêmes et à transformer ce qu'ils appellent leur parti en une rallonge de la fraction politicienne la plus voisine, celle du radicalisme soi-disant socialiste.

Un semblable résultat ne saurait que nous satisfaire; il importe, en effet, au succès de la Révolution que les travailleurs soient convaincus — par des faits — de l'incapacité organique des gens qui prétendent faire leur bonheur, afin qu'ils ne s'en remettent de ce soin qu'à eux-mêmes et qu'ils renvoient à leurs familles mortes et à leurs avortements, les impuissants du socialisme, les castrats de la Révolution.

Allons-nous crever de faim ?

Est-ce que par hasard la bourgeoisie en serait arrivée à ce degré de bêtise, qui, enlevant tout jugement, lui laisserait croire qu'il lui sera possible de nous affamer plus longtemps ? Qu'elle pourra nous voir encore, comme par le passé, crever de faim en face de ses richesses ? S'il en était ainsi, elle s'abandonnerait à une cruelle illusion, bientôt détruite certainement, car si dans la masse travailleuse elle peut encore compter bon nombre de résignés, nous y mettrons bon ordre en montrant à ceux-là combien cette résignation est coupable aux yeux de l'humanité.

Pour les arracher à cette résignation, il nous suffira de leur inculquer le mépris du respect de la propriété individuelle, de leur souffler le désir de la jouissance du bien-être, de leur conseiller chaque jour de puiser à pleines mains aux caisses de ceux qui en usent à leur place; il nous suffira de leur démontrer que ce bien-être naît de la possession des fruits que la nature a créés et qui ont été usurpés par quelques-uns au détriment de la masse.

Nous leur dirons donc : Croyez-vous trop crédules victimes que tous les repus de la bourgeoisie ne vous donnent pas des exemples suffisants de la mise en pratique des théories que nous vous conseillons de suivre ? Ne les voyez-vous pas chaque jour ces insatiables gredins mettre effrontément la main sur ce qu'ils jugent nécessaire à leur satisfaction, à leur conservation ?

Eh, sous leurs yeux, nous accomplirons quelques exemples de reprise de possessions, nous leur donnerons leur part dans ces expéditions nécessaires; une fois qu'ils y auront goûté, nous verrons bien s'ils sont les moins à la curée !

Nous rappellerons aux paysans que les grandes fortunes ont absorbé la propriété terrienne et qu'elles les ont peu à peu dépouillés, par des moyens plus ou moins honnêtes, du lopin de terre si chèrement acquis !

Nous prouverons aux ouvriers des villes ce que l'opulence et le luxe des industriels et des financiers ont fait de leurs misères, de leurs privations; nous leur montrerons les coffres-forts s'emplantant d'autant plus que leurs estomacs se vident.

Nous montrerons à tous, nos dirigeants, nos gouvernants se ruant, se gavant d'un budget que le pauvre travailleur seul paie.

Nous dirons à tous : Ne voyez-vous pas ces banquiers, ces industriels, ces commerçants, jurés à leur heure, et comme tels se permettre de prononcer des arrêts contre nos amis qui propagent nos idées de liberté et de délivrance de l'humanité !

Ne voyez-vous pas ces jurés redevenus banquiers, industriels et commerçants, se liguant aussi eux, se grouper aussi eux, pour résister à la trop fameuse C^e Dubocher qui met leurs intérêts en coupe réglée ! Ce qu'ils font ces

grippe-sou, vous n'oserez pas le faire ? Et pourquoi ? Parce que vous avez devant vous des lois fabriquées par toute cette engeance contre vous ? Allons donc ! foin de cette timidité ruineuse. Soyons au moins logiques, cessons de nous plaindre, souffrons en silence, ou bien prenons pour nos besoins où nous trouverons, que diable ! Est-ce que la police traque leurs syndicats, leurs associations, à eux ? Il n'y a pas de danger ! Ils sont de la maison les bons bourgeois ! La police ? c'est bon pour nous, contre nous.

Eh bien ! c'est entendu : Soit. La situation est difficile. Que de toutes parts on fasse tête à l'ennemi et on en aura bientôt raison.

Quand les timorés se plaignent du chômage que la crise actuelle leur impose, que leur répond la tourbe des exploités ?

Comment voulez-vous que nous vous occupions ? les affaires ne vont pas, le commerce est arrêté depuis l'importation étrangère qui jette sur le marché des produits, allemands surtout, et dont nous avions autrefois le monopole, à des prix tels qu'il nous est beaucoup plus avantageux d'en alimenter nos magasins que de les faire fabriquer.

Vous l'entendez ouvriers, il leur est beaucoup plus avantageux d'encaisser les bénéfices que de vous voir manger.

Les ouvriers, ajoutent-ils, doivent reconnaître aujourd'hui les mauvais effets de leurs exigences; en nous obligeant à payer des prix exorbitants de main-d'œuvre, ils nous ont mis dans l'obligation de leur fermer nos ateliers et d'ouvrir nos coffres-forts aux industriels étrangers.

Une fois cela dit, on tire l'échelle, il n'y a rien à objecter, car c'est vrai.

Où, les travailleurs français ont fait grève avec l'intention de faire hausser les prix de main-d'œuvre, et ils le paient chèrement aujourd'hui, puisque chaque fois que, par force, on leur accordait 50 centimes, les denrées alimentaires les loyers, etc., augmentaient de trois fois cette valeur; les statistiques sont là pour prouver ce que nous avançons.

Donc en agissant ainsi, c'est-à-dire en ayant l'air d'améliorer leur situation, ils l'aggravent en enrichissant leurs patrons.

Que faire donc objectera-t-on ? Eh parbleu ! c'est simple comme bonjour, il faut renverser l'ordre de choses actuel ou rien autre ne peut se produire et reprendre aux détenteurs de ce que l'on appelle la fortune publique ce qu'ils ont volé aux travailleurs depuis des siècles.

Car en somme, dans ce milieu, est-ce que ces marchands, fabricants, etc., ne sont pas libres de s'enrichir de la sorte ? parfaitement si ! c'est à nous à avoir le courage de nous soustraire à leurs rapines, est-ce qu'ils ne paient pas patente pour vendre 3 francs un objet qu'ils achètent 1 franc ? Est-ce que cela n'est pas ce qu'on appelle la liberté commerciale ? Evidemment si ! Eh, bien ! nous n'avons quant à nous libéraux rien à dire à cette manière de faire, l'un tond, l'autre consent à être tondu.

Ce ne sont pas nos mœurs à nous anarchistes, c'est vrai, mais ce sont celles de l'organisation sociale actuelle de cette société qui nous écrase et que nous combattons chaque jour.

Nos mœurs sont tout autres; oui, elles sont tout autres; aussi, la tourbe exploitante et gouvernementale, requiert-elle sans cesse contre nous; eh bien, mettons-les en pratique ces mœurs; jetons par dessus le moulin la coupable pusillanimité qu'on retient et laisse dormir tranquille un ennemi toujours en quête de sévices contre nous, et vivons, c'est-à-dire créons-nous une existence provisoire dans ce milieu social; arrangeons-nous pour y vivre de ses ressources, de ses richesses.

Oh ! oh ! nous prévoyons la grande objection !

Celui qui mettra la main sur ce dont il aura besoin, sans l'avoir préalablement payé, sera jeté en prison, nous dit-on.

Cela est vrai ! Mais, malheureux trembleurs, quand vous organisez une grève, chacun sait que, si quelques-uns seulement y prenaient part, ils seraient impitoyablement renvoyés, tandis qu'au contraire, quand elle est générale, elle arrête tout sévère. Eh bien ! il en est de même ici.

Evidemment, si quelques-uns seulement, par-ci, par-là, se livraient à nos pratiques communistes, ils seraient certains d'être victimes, mais si tous ceux qui ont besoin, et le nombre en est incalculable, prenaient ce dont ils sont privés où ils le trouveront, comment ferait-on pour

mettre la main sur tous les délinquants ? Il faudrait faire de nouveaux gendarmes, de nouveaux argousins, de nouveaux Jacomets, de nouvelles prisons, c'est-à-dire, en un mot, qu'il serait impossible d'empêcher les affamés de se rassasier s'ils consentaient à manger à leur faim en mettant la main sur la pitance partout où ils la trouveraient.

En ceci comme en toute chose, il faut que l'impulsion soit donnée; nos amis de Paris ont bien fait ce qu'ils ont pu pour donner ce caractère à la manifestation du Champ-de-Mars, mais c'est trop peu, il faut que cela se renouvelle plus souvent.

Cela nous serait agréable d'entendre encore les clameurs du clan bourgeois, pleurant sur quelques pains de quatre livres jetés à des besogneux. Qu'eussent-ils donc dit, ces imbéciles, si on avait rendu visite à des agents de change, à quelques membres de cette honnête corporation dont chacun a pu apprécier la délicatesse lors du krack de l'Union.

On a dit et répété cent fois que nous étions le nombre, et un nombre contre lequel nul ne peut rien; cela est vrai, mais à une condition, c'est que ce nombre soit un, comprenne et agisse surtout dans le même intérêt, c'est-à-dire dans l'intérêt général.

C'est là la base de notre principe. Quand on a besoin de pain ou d'autre chose et que résolument on va en prendre où il y en a : intérêt général !

Quand on est dans la rue et que l'on voit des argousins mettre leurs pattes sales sur l'un des nôtres, délivrer celui-ci, estourber celui-là : intérêt général.

Quand un exploiteur torture une des mille victimes de son capital, si une main vengeresse le supprime ou détruit son bague capitaliste : intérêt général.

Quand un des corrompus du jour salit une de nos filles de son contact malsain et qu'un bras le frappe sans pitié : intérêt général.

Quand un des mannequins en robe noire ou rouge succombe sous les coups d'un révolutionnaire : intérêt général.

Quand, dans l'ombre, un porte-épaulette passe de vie à trépas sous le sourire de l'un de nous : intérêt général.

Quand un représentant quelconque de l'autorité est mis dans l'impossibilité de nuire : intérêt général.

En un mot, chaque pas dans la vie d'un révolutionnaire peut être fait dans cette voie périlleuse sans doute, mais en tous points digne de tenter nos tempéraments.

Le progrès économique est un Minotore auquel il faut des victimes humaines, cela est connu, qu'il les prenne dans le champ de la misère ou dans les combats de chaque jour, il les lui faut; dans ce cas, n'est-il pas plus beau d'aller fièrement à lui, après avoir été utile à ses semblables que de se laisser bêtement glaner par la faim.

Que l'on nous laisse répéter que les ennemis le plus à craindre pour nous ce sont les indécis, les pusillanimes, qui, loin d'assister un des nôtres faisant besogne utile, seraient les premiers à lui courir sus.

La propagande de nos théories doit se faire activement; allons les jeunes, allons ceux qui n'ont autour d'eux ni femmes ni enfants, ni père ni mère à nourrir; allons ! jetez-vous dans la lutte et frappez hardiment et d'estoc et de taille; un père de famille compromis c'est 3, 4 ou 5 victimes à compter, un célibataire est seul exposé, et que diable ! le but à atteindre vaut la peine que l'on soit sacrifié. Allons les désœuvrés, les dégoûtés de la vie, vous qui rêvez suicide, puisque vous êtes décidés à mourir, jetez votre vie à la tête des jouisseurs actuels, que votre sang les étouffe; frappez fort et juste, et faites que votre mort serve la cause de l'humanité.

La besogne courante expose les uns à la prison tout au plus, eh bien, on n'en meurt pas, que diable ! on souffre un peu ! Est-ce que les tortures de la faim ne sont pas plus à redouter ? et puis, plus nous avançons, plus l'heure de la délivrance approche, car plus il y aura de lutteurs, plus il sera difficile de les frapper, et un jour viendra où le nombre en sera si grand que les tortionnaires qui nous gouvernent n'oseront plus l'affronter. Est-ce que les condamnés de Lyon ont eu peur des pantins qui ont prétendu les juger ?

Est-ce que ceux de Paris ne se sont pas gaillardement moqués des jurés goitreux et vérolés, et de la Cour qui ont prétendu prononcer sur eux ? Qu'est-ce que cela sera quand le nombre des ac-

cusés sera centuplé ? La haute besogne sera réservée aux sacrifiés.

Et puis enfin, au milieu de toute cette débâcle, de ces incidents, de ces luttes, il y aura bien un jour, par-ci par-là, quelques argousins qui mordront la poussière, quelques jurés qui auront maille à partir avec la foule, quelques galonnés de mouchés, quelques Jacomets d'estropiés. Ce serait malheureux qu'il en fût autrement. Demandez donc au juré Foucher, à ce pourri que la vérole a rendu semblable à un monstre baveux et qui a prétendu que Louise Michel était une voleuse, demandez lui donc s'il n'y a pas danger d'être un inique menteur ?

LA PROPRIÉTÉ

(Suite)

Voilà ce que d'après la loi qu'elle a cru formuler contre nous, nous serions en droit de répondre et d'appliquer à la bourgeoisie; mais non, nous dirons à cette bourgeoisie rapace : nous sommes plus justes que toi, car nous ne te dépouillerons pas pour t'exploiter à notre tour et jouir à ta place. Non, nous voulons que chacun ait sa place au soleil, nous voulons que chacun puisse jouir des produits créés par la nature ou l'industrie humaine; nous voulons que chacun ait son existence assurée par la société, lui devant, en retour, la force d'activité dont il est susceptible; nous voulons qu'il n'y ait plus d'exploiteurs ni d'exploités, plus de gouvernants ni de gouvernés, mais des individus fiers de leur indépendance, heureux de travailler au bonheur commun qui, en retour, doit assurer le leur, et mettant toute leur intelligence et leur activité au service de cette harmonie dans laquelle l'humanité doit évoluer un jour.

Comment, c'est quand le sol manque de bras pour le cultiver; quand, par le fait de calculs honteux d'exploitation effrénée, il y a une masse de terrains laissés sans culture; quand il y a encore des espaces immenses de terrains que l'homme n'a presque jamais foulés du pied et qui n'attendent que le travail de l'homme pour produire que la bourgeoisie viendrait nous dire : « Il n'y a pas de place pour vous, disparaissez de la vie ! » Allons donc, ce que vous avez peur, ce n'est pas que les vivres manquent, ce que vous avez peur, c'est que le prolétariat, devenu trop puissant par le nombre, ne profite pour s'instruire des facilités que lui accorderait un bien-être relatif et, devenu intelligent, ne se refuse de continuer à crever de travail pour combler de jouissances un petit nombre d'oisifs. Voilà la seule crainte qui vous tient au ventre.

A propos des terrains encore inexploités que la nature tient en réserve et dont nous venons de parler, nous relèverons cette prétention de Victor Hugo, qui a trouvé un moyen splendide de résoudre la question sociale (moyen auquel il a l'air de tenir car il y est revenu à plusieurs reprises) : « Vous réclamez votre part de propriété, dit-il aux travailleurs; eh bien ! allez en Afrique. Il y a là du terrain, nous vous le donnons, il est à vous. » Que penserait le citoyen Victor Hugo si un voleur qui s'installerait tranquillement chez lui, aux réclamations qu'il lui adresserait, se contentait de lui répondre : Je vous gêne, allez chez le voisin, il y a de la place, je vous la donne. Il est probable qu'il ne se contenterait pas de cette réponse, et que saisissant une bonne trique, il se mettrait en état d'expulser son impudent. C'est bien ainsi que nous comptons agir.

Comment, la bourgeoisie, moitié par ruse, moitié par force, a confisqué à son profit le produit accumulé du travail des générations passées, en profite pour nous exploiter, et aux réclamations que nous adressons, elle nous répond : Vous savez, si ça ne vous plaît pas, allez en Afrique, il y a des terrains incultes dont vous pouvez vous emparer; seulement, comme vous ne serez pas habitués au climat, que par suite de débris de végétaux qui s'y sont accumulés depuis des siècles, il s'y est amassé des ferments délétères que vous risquez à absorber en remuant tout cela, donc, à par la fièvre jaune, dont vous risquez de mourir, et les dents de quelques bêtes féroces, à cela prêt, une fois que le pays sera cultivé, on y sera très bien, il ne manquait à

Victor Hugo que de trouver celle-là, lui qui, en 48, était à la tête d'un bataillon de l'ordre, comme commissaire de cette Assemblée Nationale, qui faisait fusiller les travailleurs, au nom de la souveraineté du peuple, nous aurions cru qu'il n'y avait là qu'à tirer l'échelle, il était réservé à ces vieilles barbes de 48 de nous étonner; après avoir fusillé le peuple en son nom, maintenant on l'engage à se déporter lui-même, c'est un comble; non-citoyen Victor Hugo, le peuple, malgré toutes vos fleurs de rhétorique, ne coupera pas dans cette pommade-là, et il saura bien faire rendre gorge à ceux qui l'ont spolié.

Pour démontrer l'impossibilité de l'émancipation pacifique des travailleurs, nous n'avons qu'à prendre des chiffres, le capital qui forme la propriété individuelle d'aujourd'hui s'élève à des centaines de milliards pour la France seulement; croie-t-on qu'avec toutes les économies inimaginables même, le prolétariat parvienne à prélever cette somme sur son maigre budget; combien de générations auront succombé à la peine avant d'avoir atteint seulement la cent-millième partie de la somme nécessaire; il est vrai que, d'après quelques-uns, on pourrait le payer sous forme de rentes, alors que les travailleurs seraient entrés en possession de ce capital; seulement, en quoi l'ouvrier serait-il avancé s'il payait sous forme d'impôt la même somme que les capitalistes aujourd'hui prélèvent sur son travail sous forme de bénéfice; il y aurait toujours une minorité qui continuerait à vivre aux dépens des travailleurs, et nous ajouterons en admettant que vous parveniez à reconstituer un nouvel outillage, ce que nous venons de vous démontrer impossible, pourriez-vous reconstituer de nouveaux terrains? de nouvelles mines? une nouvelle terre pour ainsi dire, à côté de celle qui existe déjà; non, n'est-ce pas, de même vous ne pouvez espérer que la bourgeoisie consentira à s'en défaire moyennant finance, car n'ayant que faire d'un capital inutile qu'elle ne pourrait plus faire produire par le travail d'autrui, elle se cramponnerait à sa propriété avec d'autant plus de forces qu'elle se sentirait plus près de sa perte.

Vous le voyez, toute émancipation pacifique nous est impossible, enfermés dans un cercle étroit qui va se resserrant de plus en plus, nous n'avons qu'un moyen d'en sortir, c'est en le brisant violemment; nous n'avons pas cherché la lutte, c'est elle qui nous y force, elle en subira les conséquences.

Du reste, si nous étudions les causes des révolutions passées, nous verrons que toutes, si elles ont eu pour motif apparent une crise politique quelconque, la vraie cause en était la misère, il n'en sera ni plus ni plus ni moins de la révolution que nous prévoyons, si nous considérons l'industrialisme actuel, nous verrons que la production est déjà de beaucoup plus forte que la consommation, ce qui cause des chômages fréquents, de plus l'outillage mécanique s'enrichit tous les jours, la grande industrie comme la grande propriété vont tous les jours en grandissant, ce qui leur permet de substituer la force mécanique au travail de l'ouvrier, mais encore de faire faire le travail par des femmes ou des enfants, de sorte que nous pouvons prévoir pour une période relativement courte, une énorme crise industrielle qui, jetant un nombre énorme d'ouvriers sur le pavé, les forcera à se révolter encore une fois, afin de pouvoir manger. C'est aux travailleurs à ne pas s'égarer encore, s'ils ne veulent pas retomber sous la domination de leurs exploités et reprendre leur collier de misère, ils ne doivent pas se contenter de renverser un gouvernement pour le remplacer par un autre, ce qui ne changerait en rien leur situation économique, ils doivent s'emparer de la propriété et de l'outillage et s'y installer pour s'y organiser, selon leurs tendances, leurs caractères, leurs affinités et briser toute espèce de concurrence en organisant dans leur société nouvelle un échange de services au lieu d'un échange de produits.

(A suivre.)

Tribune Révolutionnaire

Compagnons rédacteurs du *Drapeau noir*,

Honneur aux justiciers du peuple !
Un anarchiste révolutionnaire de Gangeois.

gés approuve les actes des justiciers compagnons Binder et O'Donnell et s'en déclare solidaire et espère que ces exemples seront suivis par tous les révolutionnaires d'action.

Vive la Révolution terroriste !
Vive l'anarchie !
Mort aux traîtres !
Mort aux bourgeois !

Un révolutionnaire gangeois.

Aux mères. — Mères! vous qui avez prodigué tous vos soins à élever vos fils, qui avez passé à toutes les angoisses, qui disputez leur vie aux maladies dont le corps est en butte. Vous vous les laissez enlever à l'âge de vingt ans, à l'âge où la force s'épanouit dans toute sa splendeur.

La force morale, matérielle et intellectuelle, réunies ensemble, qui en feraient un citoyen digne de celle qui l'a élevé. En place de cela, on vous les prend pour en faire des fusilleurs de leur père, de leurs frères, de leurs sœurs, et de vous aussi: La Semaine sanglante est à ma mémoire, et me rappelle cette femme qui donnait le sein à son pauvre petit, et qui fut mutilée par les bandes soûles de Versailles.

En voilà assez, n'est-ce pas; votre cœur déborde d'indignation; inculquez dans l'esprit de vos fils la haine des gouvernants. En ne laissant pas partir vos fils soldats, vous empêcherez des crimes de se commettre, et la guerre étrangère, ce fléau du genre humain, fera place à la guerre de classes, qui sera l'extermination de la bourgeoisie et le triomphe du prolétariat.

Vive la Révolution sociale universelle!

Un jeune prolétaire de Montmartre.

Un bain bourgeois. — Nous recevons de Firminy une protestation d'ouvriers travaillant dans ce bain intitulé: Forges et Scieries de Firminy.

A Verdieu, commune de Firminy, il existait un sous-bain, dirigé par un garde-chiourme qui s'intitulait ingénieur de la fonderie; eh bien! par son bon plaisir, la journée qui était avant de 3 fr. 25 a été portée à 2 fr. 45, soit 80 c. de diminution.

La plupart des ouvriers sont pères de famille, et sont sur le point de partir faire 28 jours de service, pour apprendre à défendre ce que les bourgeois appellent du nom de patrie, quand ce n'est en réalité que pour défendre leur peau et leur capital que l'on asservit ainsi l'ouvrier. Ils firent donc remarquer toutes ces considérations au garde-chiourme, qui leur répondit: la diminution mise, elle est bien faite, il n'y a rien à revenir et si vous avez des enfants ce n'est pas mon affaire, vous avez eu le plaisir, vous aurez le désagrément.

Nous vous conseillons une autre fois, camarades, de prendre une trique et de taper un peu dur sur cet affameur, en attendant que l'on puisse se débarrasser de tous ces voleurs de sueurs du peuple par la Révolution.

Compagnons du *Drapeau noir*,

C'est sous les plis du *Drapeau noir* que doivent se ranger tous ceux qui s'appellent producteurs, qualifiés aujourd'hui par la bourgeoisie de crève-faim, de va-nu-pieds, d'anarchistes, épithète, outrage sanglant, à tous ceux qui ont faim, à tous ceux qui ont soif de justice et d'indépendance.

C'est sous les plis du *Drapeau noir* que nous faisons appel à tous ceux qui souffrent de l'exploitation capitaliste et gouvernementale, ces deux suceurs de l'humanité laborieuse.

Organisons-nous sans retard à montrer à la bourgeoisie jacomettante le feu d'artifice du 14 juillet prolétarien.

En attendant, nous crions à nos amis: courage et solidarité!!!

Le groupe les Indignés.

Compagnons du *Drapeau noir*,

Nous vous envoyons l'expression de notre admiration pour l'énergie que vous déployez en face de la persécution de la gont gouvernementale.

Grâce à votre courage, les masses profondes du prolétariat à mesure qu'elles s'instruisent, s'attachent davantage aux idées de rénovation sociale: partout, elles ont appris à connaître et à apprécier les bienfaits de la propagande anarchiste, et

à l'heure actuelle où la *Lutte* disparaît et cède la place au *Drapeau noir*, elles ont conquis la conviction qu'il n'y a plus de temps à perdre en discussions stériles, et que le moment est venu pour tout révolutionnaire sincère de se consacrer entièrement à l'ACTION.

Cette conviction, elles l'étaient chaque jour aux yeux de tous ceux qui veulent voir, avec une résolution qui fait notre admiration, et qui nous autorise à dire que le jour est proche où elles se précipiteront, unies et compactes, à l'assaut de la vieille société corrompue qui croule de toute part.

Les Niveleurs troyens,
Groupe communiste-anarchiste.

Aux compagnons révolutionnaires du *Drapeau noir*.

Salut aux vaillants compagnons que rien ne peut abattre, pas même les cachots dans lesquels les gouvernants pourris de la république orléaniste et bourgeoise enferment nos amis.

Salut à la *Lutte* qui meurt, mais de la mort des braves!

Haine et mort aux Jacomets, Heurteloups et consorts!

Un jeune anarchiste marseillais.

Compagnons du *Drapeau noir*.

Les anarchistes de Roanne saluent avec joie le nouvel organe qui a fait place à ceux qui ont été traqués par les Jacomet et autres défenseurs des dirigeants et possédants; mais qu'ils continuent, les anarchistes ne poursuivront pas et ne traqueront pas, ils feront d'une pierre plusieurs coups.

A bientôt maudite et infâme bourgeoisie!

Vive l'Anarchie!
Vive la Révolution sociale!

Les groupes.

Au *Drapeau noir*. — Organe des déshérités, je te salue, placé à l'avant-garde de l'armée socialiste, c'est sur toi que vont fondre, comme des oiseaux de proie, les Jacomets de tout acabit.

Courage donc!

Le jour de la bataille est proche, et la Révolution victorieuse ouvrira bientôt la porte des prisons où sont détenus les devanciers, qui ont lutté dans le *Droit social*, dans l'*Etendard* et en dernier lieu dans la *Lutte*.

La société actuelle craque, et derrière elle; notre avenir, le triomphe de la justice et de la vérité, le bonheur pour tous dans l'égalité sociale; tout cela apparaît à l'aurore de demain.

Les socialistes révolutionnaires de Vervier.

PREMIÈRES POURSUITES

CITATION EN COUR D'ASSISES

L'an mil huit cent quatre-vingt-trois et le quinze août, à la requête de M. le Procureur général près la Cour d'appel de Lyon, lequel élit domicile en son parquet, au Palais de Justice, à Lyon, rue de la Bombarbe. Je soussigné, Pierre Odet, huissier près le Tribunal civil de Lyon, y demeurant, 52, rue Centrale,

Ai exposé au nommé F. Vitre, gérant du journal *Le Drapeau noir*, organe anarchiste, paraissant à Lyon, et dont les bureaux sont situés à Lyon, 26, rue de Vauban:

I. Qu'il ne saurait disconvenir d'avoir publié, dans le numéro 4 de la première année, portant la date du dimanche 12 août 1883.

1^o A la première page, un article manifeste, intitulé « La première du *Drapeau noir* aux anarchistes », commençant par ces mots « est-il besoin d'un programme » et finissant par ceux-ci « et économiquement, ils n'ont qu'à le vouloir ». Que cet article tout entier est coupable, l'est principalement dans les passages suivants:

Première colonne. — Depuis les mots « en prenant ce titre jusqu'à » contre les oppresseurs »;

2^o Colonne. — Depuis: « Nous leur ferons comprendre qu'ils n'ont rien à espérer, jusqu'à: « débarrassés de ces sangsues »;

3^o Colonne. — Depuis: « Ils ne tarderont pas à être poussés dans la rue, jusqu'à: « au jour de la Révolution »;

Et enfin 3^o et 4^o Colonnes. — Le passage final depuis: « Convaincus aussi que la propagande théorique, jusqu'à: « n'ont qu'à le vouloir »;

2^o A la première page, un article ayant pour titre: « *Le Drapeau noir* », commençant par ces mots: « Vivre en travaillant, » et finissant par ceux-ci: « c'est l'anarchie » — dans lequel sont relevés tous les passages depuis les mots: « évidemment si nous met-

tions encore, jusqu'à la fin: « car l'anarchie »;

3^o A la troisième page, un entrefilet tout entier, commençant par ces mots: « Encore un justicier » et se terminant par ceux-ci: « et les actes de justice qu'ils soient »;

4^o A la quatrième page, sous la rubrique: « Tribune révolutionnaire », deux adresses, savoir: 1^o « A la rédaction du *Drapeau noir* », signé un jeune prolétaire de Montmartre; 2^o « Le groupe: la Haine » signé: « la Haine, groupe d'action de Paris »;

5^o A la même page, un entrefilet commençant par ces mots: « Les révolutionnaires de Bordeaux réunis » et finissant par ceux-ci: « Prendre part à ce gage de reconnaissance »;

6^o A la même page, sous le titre « Produits anti-bourgeois », un article intitulé: « Poudre explosible de violette » et « Poudre de guerre ».

Attendu que ces publications faites à Lyon, constituent au plus haut degré des provocations directes, non suivies d'effet, par écrits ou imprimés, vendus ou distribués, mis en vente ou exposés dans des lieux publics, aux crimes de meurtre, pillage et incendie, prévus et punis par les articles 24, § 1^{er} et 25 de la loi du 29 juillet 1881.

II. Attendu que ledit numéro 4 du journal *Le Drapeau noir* contient à la deuxième page un article intitulé: « L'avenir est aux insurgés » dont le contenu est coupable à partir des mots « plus lâches que leurs devanciers » jusqu'à la fin « la tête des policiers de Roubaix ».

Que les passages relevés constituent la provocation par écrits ou imprimés vendus, mis en vente, distribués ou exposés dans des lieux publics, adressés à des militaires des armées de terre et de mer, dans le but de les détourner de leurs devoirs militaires et de l'obéissance qu'ils doivent à leurs chefs dans tous ce qu'ils leur commandent pour l'exécution des lois et règlements militaires, fait prévu et puni par les articles 23 et 25 de la loi du 29 juillet 1881;

Attendu que ces mêmes passages constituent encore la provocation directe, non suivie d'effet, par les mêmes moyens de publication ou de publicité, au crime de meurtre, pillage et incendie, fait prévu et puni par les articles 23 et 24 § 1^{er} de la loi du 29 juillet 1881.

Par ces motifs, j'ai assigné ledit F. Vitre, gérant du journal *Le Drapeau noir*, les délais de la loi observés, à comparaître en personne, conformément à l'article 45 de la loi du 29 juillet 1881, le mercredi vingt-deux août courant (1883), à neuf heures précises du matin, devant la Cour d'assises du Rhône, jugeant avec l'assistance du jury, dans le lieu ordinaire de ses séances, au Palais de Justice, à Lyon, place de Roanne, pour s'y entendre condamner, sur le verdict affirmatif du jury, aux peines portées dans les articles de loi précités;

L'avertissant qu'à faute par lui de comparaître en personne au lieu, jour et heure ci-dessus fixés, il sera jugé, par défaut, par la Cour d'assises, sans assistance de jurés.

Et afin que le nommé Vitre, gérant du journal *Le Drapeau noir*, n'en ignore, je lui ai remis copie de la présente assignation, en parlant dans le bureau dudit journal, à Lyon, 26, rue de Vauban, à lui-même.

Dont acte qui coûte un franc trente-cinq centimes.

ODET.

Merci, messieurs les avocassiers de tous genres, de votre premier envoi. Nous ne pouvions faire paraître notre numéro cette semaine faute d'articles, vous nous en fournissez gratis. Encore une fois, merci!

Après tout, puisque S. M. Grévy vient de gracier, nous ne savons plus quel journal bourgeois, il est bien préférable que se soit le *Drapeau noir* qui, dès son début, ait le don de jeter l'épouvante à cette mente avachie, et à ce titre encore une fois, merci!

AVIS

A notre grand regret, nous sommes obligés de renvoyer au prochain numéro la publication des différentes listes de souscription qui nous sont parvenues.

EN VENTE

Chez tous les Libraires et Marchands de journaux

LE

Procès des Anarchistes

Devant la Police correctionnelle et devant la Cour d'appel.

Interrogatoire et défense de chaque accusé, in-extenso

Cet ouvrage forme un volume grand in-8^o de plus de 200 pages.

Prix: 1 fr. 25 c.

Au bénéfice des familles des détenus politiques.

Pour les demandes, s'adresser:

Pour Lyon, au bureau du journal *Le Drapeau Noir*, rue de Vauban, 26;
Pour la province, au citoyen PUILLET, rue Moncey, 412, Lyon.

Le Gérant: F. VITRE.

Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 32
(Association syndicale des Ouvriers typographes)